Bulletin météorologique.

Washington, 5 avril— Indications pour la Louisiane—Temps beau; vent du nord.

Un projet malheureux.

De tout temps ou, tout au moins, depuis les premiers temps du christianisme, qui peut se vanter d'en avoir été le véritable créateur, la *charité*, a été considérée comme le fruit spontané de la commisération que nous éprouvons pour les misères de toute sorte qui affligent nos semblables. Elle a été, tout d'abord, individuelle. Ce n'est que plus tard que se sont fondées des associations de charité, qui n'avaient et n'ont encore d'autre but que de venir en aide aux efforts des individus pour soulager les maux de leurs semblables. C'est là l'origine véritable des nombreuses et magnifiques institutions qui font aujourd'hui l'honneur, la gloire de l'humanité, et sont, partout, le soutien du malheur, quelles que soient l'origine, la nationalité ou la religion de ses victimes.

Depuis un siècle, tout au plus, nous avons changé tout cela. Nous avons inventé la charité administrative. Elle a ses fonctionnaires, comme l'administration des Finances ou des Travaux publics, lesquels travaillent fort honnêtement—nous voulons le croire—et en donnent à l'Etat, à la communauté, autant que ceux ci peuvent en attendre, eu égard au salaire qu'ils leur donnent.

Autrefois, l'Etat, la communauté se faisait un devoir, une gloire d'aider de tout son pouvoir ces nobles et saintes institutions.

Aujourd'hui, tout fier des progrès qu'a faits dans les esprits, sinon dans les faits, sa charité administrative, il les dédaigne, il leur refuse son concours. Ce progrès à rebours a, paraît-il, fait la tâche d'huile et est parvenu jusqu'à nous. Nous ne voulons plus de ces asiles élevés par la bienfaisance en faveur des orphelins, des vieillards, catholiques, protestants ou même juifs. La charité actuelle doit être sous la coupe de l'Etat et de ses politiciens, ou elle ne sera pas. Tel est le but que l'on poursuit maintenant, et contre lequel nous ne saurions assez énergiquement protester.

Fait à peine croyable, un comité de notre convention constitutionelle a l'intention, dit-on, de demander que l'on interdise à nos villes, à nos paroisses, le droit de subvenir aux besoins des institutions qui sont soutenues par la charité individuelle, ou dirigées par des corporations indépendantes de l'Etat. C'est, à nos yeux, une monstruosité, et nous espérons bien que la convention saura résister de pareils projets. C'est par milliers et milliers que l'on compte les orphelins, les pauvres, les nécessiteux qui ont recours à la charité publique et particulière. Va-t-on les priver des secours dont ils ont besoin, parcequ'ils ne sont pas sous la ferule de l'Etat? Tout le monde ne sait-il pas aussi bien que nous que les institutions charitables, ont le talent de faire souvent, avec un dollar plus que tous les commis de l'administration seraient capables de faire avec dix dollars? Qu'il ne soit donc plus question de cette malheureuse tentative qui ne peut produire aucun bien et peut causer des maux irréparables.

CARNET MEDICAL.

La rougeole des singes.

Il y a des maladies qui sont communes à l'homme et aux animaux: la tuberculose, la morve, le tétanos, la rage, etc. Il y en a d'autres qui nous sont propres, écrit un Dr Ox, mais que, cependant, à force de patience et d'ingénuosité, nous sommes arrivés à faire partager à certains animaux que leur malheureux sort désigne tout particulièrement à l'emploi d'«anima vilis», le diabète, par exemple, qui semblait bien, jusqu'à ces dernières années, l'apanage exclusif de l'homme, et même de l'homme civilisé et intellectualisé. Or vous n'ignorez pas qu'entre les mains d'un physiologiste habile le chien devient aujourd'hui aussi rapidement, plus rapidement même diabétique que l'homme d'Etat ou le notaire le plus fourbu par l'exercice de sa profession.

Et, à ce propos, je vous confierai que l'intimité dont l'homme honore la race canine tend à avoir des conséquences de plus en plus fâcheuses pour cette race. Un vétérinaire distingué, M. Mégnin, s'est même fait l'interprète des craintes de tous les amis du chien à ce sujet. La vie d'appartement, la bonne chère, une alimentation absolument impropre à son organisation ont produit beaucoup de dégénérés dans l'espèce canine, et la série de ses maladies organiques est devenue, dit M. Mégnin, aussi considérable que chez l'homme. L'abus de la consanguinité entretient et multiplie ces dégénérescences. Les chiens névrosés, en particulier, deviennent de plus en plus nombreux: levrettes hystériques et carlins neurasthéniques ne sont plus choses rares. Et il faut plaindre les pauvres bêtes, car elles n'ont pas la ressource, comme leurs maîtres et maîtresses, de venir raconter leurs misères au médecin.

Mais ce n'est pas des névroses canines que j'entends parler aujourd'hui. C'est d'une autre maladie, bien spéciale à l'homme et que, jusqu'à présent, on n'avait pas réussi à transmettre à l'animal: la rougeole. Ni lapins, ni cobayes, ni chiens, ni bien d'autres ne consentaient à devenir rougeoleux. Un moment, le cochon avait donné quelques espérances. Il existe, en effet, une maladie du porc, le rouget, qui, par son aspect et par son nom, présente quelques analogies avec la rougeole humaine. Mais le rouget nous a livré tous ses secrets: nous connaissons son microbe et son vaccin. Cela n'a pas été sans profit, je n'ose dire pour les porcs, du moins pour les marchands de porcs et les «rois du jambon»; mais il a fallu renoncer à l'analogie avec la rougeole.

Un Allemand avait, néanmoins, maintenu, il y a deux ans, que le porc était réellement apte à prendre la rougeole de l'homme et que, pour sa part, il avait réussi à donner la maladie par inoculation à divers petits cochons soumis à l'expérience. Si nous en croyons la communication récente d'un des médecins de nos hôpitaux d'enfants, le docteur Josias, ces affirmations sont fort contestables. M. Josias a eu beau choisir dix jeunes porcelets, d'un âge variant de vingt jours à trois mois, leur badigeonner les yeux, le nez, la gorge avec les mucosités nasales de ses petits malades atteints de rougeole: jamais il n'a pu observer chez ces animaux la moindre fièvre, la moindre éruption, le moindre éternuement qui rappelât la maladie humaine.

Mais cet échec a engagé M. Josias à continuer ses expériences sur des animaux d'ordre plus relevé, et, tout naturellement, il s'est adressé à l'animal qui, par ses allures, sa conformation, ses antécédents préhistoriques, se rapproche le plus de l'homme: je veux dire le singe. Si l'anthropologie n'est pas une science vaine, cet ancêtre arboricole doit avoir gardé de ses hautes relations de jadis les mêmes aptitudes morbides que l'«homosapiens». Sans doute, la rougeole ne paraît pas une maladie commune chez le singe. Mais il faut remarquer que le singe ne fréquente pas d'ordinaire les écoles, les collèges et les promenades publiques, où nos enfants prennent habituellement cette maladie. Nous savons, en tout cas, qu'il peut prendre la rougeole quand on lui en fournit l'occasion. Et, l'an dernier, un médecin militaire, M. Chavigny, a publié l'histoire d'un jeune macaque qu'un officier avait rapporté de Madagascar et qui présenta tous les signes d'une rougeole typique: éternuements, toux, fièvre, éruption et desquamation, pour avoir couché dans la chambre de son maître, atteint de rougeole.

M. Josias a reproduit d'abord expérimentalement ce fait. Il a installé un singe sajou dans une cage et il a laissé cette cage à demeure dans le pavillon de la rougeole de l'hôpital Trousseau. Pendant un mois, le singe n'a pas paru malade. Mais, au bout d'un mois, il a commencé à éternuer, et des taches rouges ont apparu sur son visage et sur ses membres. Puis l'éruption s'est accentuée; la fièvre s'est élevée pendant cinq jours à 40 et 41 degrés. Pendant tout ce temps, le singe est resté pelotonné dans un coin de sa cage, ne mangeant pas, ayant seulement une soif ardente. Le cinquième jour, comme c'est de règle chez l'enfant, l'éruption a pâli, la fièvre est tombée, et une légère desquamation furfuracée s'est montrée sur la face. Bref, il n'est pas douteux que le singe ait eu une rougeole authentique.

M. Josias a alors badigeonné avec le mucus nasal d'enfants rougeoleux la gorge et les narines de plusieurs autres singes, sajous et macaques. L'inoculation n'a pas réussi chez tous. Mais, sur cinq, deux ont présenté les signes de la rougeole, l'un treize jours, l'autre onze jours après les badigeonnages. C'est exactement la durée de ce qu'on appelle la période d'incubation chez l'enfant, c'est-à-dire le temps qui s'écoule entre le contact suspect et l'apparition de l'éruption. Chez l'un des singes, la maladie a été très bénigne, atténuée, avec éruption discrète et fièvre courte. Chez le second, au contraire, l'éruption a été très abondante sur tout le corps, la fièvre intense pendant quatre jours, avec éternuements répétés, abattement, refus des aliments. Il n'y a pas eu, d'ailleurs, de complications, et les deux singes ont parfaitement guéri.

Le singe s'est donc montré l'égal de l'homme devant la rougeole, et il est acquis que la rougeole lui est inoculable. Cette acquisition n'est pas, semblera-t-il, d'un intérêt pratique bien immédiat; mais elle le deviendra. C'est ainsi que procède et progresse la science médicale; ce n'est que petit à petit qu'elle fait le nid où elle endort nos maladies. Une démonstration en entraîne une autre. L'animal «réactif» trouvé, on peut chercher plus facilement le microbe, puis étudier les mœurs, les effets, les réactions de ce microbe, puis découvrir les moyens de le combattre, son vaccin. Il en a été ainsi pour la diphtérie; il en sera de même, souhaitons-le, pour la rougeole.

Un Explorateur Américain.

Un explorateur américain, M. William Jameson Reid se propose de partir bientôt pour la Chine, en vue de pénétrer dans le Thibet et, si possible, à Lhassa, qui est la ville sainte du lamaïsme.

M. Reid estime que M. Landor, dont on a raconté les souffrances, échoua dans sa tentative parce que son expédition était trop nombreuse et son déguisement insuffisant. M. Reid ne prendra que cinq hommes avec lui; ils se présenteront comme des voyageurs de commerce et lui-même assumera la qualité de prêtre-mendiant; ses lèvres seront closes par des anneaux de fer, comme c'est la coutume de certaines confréries lamaïques; elle a l'avantage de supprimer tout danger de se trahir dans une conversation.

Rappelons que trois Européens seulement ont visité Lhassa depuis l'expulsion des capucins en 1760: ce sont Manning, en 1811, Huc et Gabet en 1844.

MADAME,

Voulez-vous être toujours élégante sans que le budget de votre toilette soit dépassé? Consultez le journal de mode «LA SAISON», c'est un guide sûr pour la femme économe qui tient à être habillée avec goût et distinction.—Abonnement d'essai de 3 mois: 60 cents.

Un numéro spécimen de «LA SAISON» est adressé gratuitement et franco à toute personne qui en fait la demande à MM. J. LEBÈGUE & Cie, Editeurs, 30, Rue de Lille, Paris.

UNE VILLE EN ZINC.

Les voyageurs qui se rendent d'Europe au Transvaal par la côte orientale d'Afrique ont à subir de nombreuses escales qui n'offrent ni grand attrait, ni matière intéressante aux réflexions de l'observateur; toutefois s'ils ont le courage de s'arrêter à Beira, ils pourront jouir d'un spectacle vraiment étonnant.

Ils verront une ville en zinc.

Les maisons particulières et leurs dépendances, les bâtiments publics, la résidence du gouverneur, les casernes, les magasins, les hôtels, les bars, les kioesques à musique, tout cela est en zinc.

La fièvre de la spéculation a été si forte, le besoin de loger vite et à peu de frais les immigrants a été si impérieux, qu'on a bâti une ville en six mois: il ne fallait pas songer à bâtir comme ailleurs. Des milliers de tonnes de tôle galvanisée sont arrivées d'Angleterre, de France, d'Amérique; et les charpentiers chinois ont dressé quelques cadres en bois, prestement recouverts de plaques en métal cannelé, qu'on a songé plus tard à recouvrir d'une couche de peinture.

L'effet que produit cette ville en zinc est difficile à décrire; l'impression fâcheuse qu'on en ressent s'augmente encore si l'on songe que des êtres humains doivent vivre dans de pareilles habitations, sous un climat aussi chaud.

Pour que rien ne manque à ce triomphe du métal, un Decauville, avec wagonnets en fer sillonne la ville en tous sens. Le zinc est tellement le maître ici que non seulement il sert à édifier des murs, à recouvrir des toitures, mais encore qu'il est utilisé comme civière. Un indigène est-il malade? on le transporte à l'hôpital sur une plaque de zinc arrachée à une clôture. Meurt-il? c'est encore sur le zinc qu'il sera transporté au cimetière.

Le notaire du Klondyke.

En France et dans la plupart des autres pays européens, le notaire est un homme grave et correct, au front noblement dégarni, aux favoris de magistrat, cravaté de blanc, vêtu de la plus sévère redingote. Il habite un lieu grave et correct comme lui-même.

Bien différent est le notaire du Klondyke. Voici le portrait qu'en trace un de nos confrères:

Un homme est adossé, les bras croisés, à la porte de sa maison; il est chaussé de bottes de peau de phoque, vêtu d'une peau d'ours, coiffé d'un large chapeau de feutre, à sa ceinture brille le canon d'un revolver, il fume une grosse pipe, il a l'air d'un brigand. Sa maison est une cabane en planches grossières où sont pendus des attirails de pêche, des ustensils de cuisine, des outils de mineurs. Au-dessus de la porte, en guise de panonceaux, ces mots: «Public Notary». C'est le notaire de Klondyke.

UN CONCOURS DE NEZ.

La ville de Milan vient d'être gratifiée d'un spectacle extraordinaire: une exposition de nez. C'est une joyeuse société, la société des «Buontemponi», qui a conçu l'idée de ce concours sans précédent.

Depuis quelques semaines, elle avait publié dans les gazettes des avis invitant toutes les personnes de nez volumineux à se présenter le dimanche 13 mars dans le jardin d'un des principaux cafés de Milan, où une commission compétente les examinerait et décernerait aux appendices les plus remarquables des médailles d'or et d'argent. Ces avis avaient alléché les Milanais et, un dimanche, le jardin en question était rempli d'une foule nombreuse de concurrents et de spectateurs. Tous les nez médiocres furent rapidement éliminés par la commission, qui ne garda pour le concours public que quarante-trois museaux de distinction. Encore, vingt et un d'entre eux refusèrent-ils au dernier moment de comparaître devant le peuple assemblé.

C'est donc entre vingt trois candidats que la commission avait à se prononcer. Ils s'exhibèrent l'un après l'autre sur une estrade dressée à cet effet. Un morceau de musique saluait leur entrée, et un membre de la commission prononçait un bref commentaire esthétique. On vit là une étonnante collection de nez: des nez longs et pointus, des nez en proue de navire, de terribles nez en bec d'aigle, d'autres pareils à d'énormes tubercules, d'autres larges, écrasés et comme répandus sur la face, d'autres encore qui joignaient à leur grandeur un éclat splendide et faisaient songer au soleil couchant.

Finalement, cinq heureux concurrents furent élus, et reçurent les médailles d'or et d'argent.

Les fruits d'Amérique.

Le gouvernement allemand a interdit récemment l'importation des fruits frais de provenance américaine. On y a vu en Amérique une manœuvre économique et politique. En réalité, le gouvernement allemand a eu surtout en vue une mesure justement prohibitive contre l'invasion d'un insecte dangereux.

Les fruits, provenant des Etats-Unis, sont envahis par le «San Jose scale», insecte bien connu depuis quelques années et dont le nom scientifique est «aspidiotus perniciosus». Cet insecte a causé des dommages énormes dans les vergers américains.

Dernièrement, on envoyait de Californie une caisse de pommes à Berlin. On examine la caisse par ordre et on trouve plusieurs insectes femelles prêts à pondre. Conclusion toute naturelle: l'importation des fruits des Etats-Unis conduit nécessairement à l'importation en Europe des insectes dévastateurs. C'est déjà assez du phylloxera et autres. Il suffit en effet que quelques femelles se reproduisent pour que les jeunes se répandent dans les environs et que de la ville ils gagnent la campagne. Déjà même l'aspidiotus, qui ne se trouvait jadis qu'en Californie, a gagné les Etats de l'Est, où il a produit des pertes immenses, tant son appétit est considérable.

Cet insecte s'attaque non seulement aux fruits, mais aux légumes et à des plantes variées.

LA POPULATION DU JAPON.

Le dernier recensement qui vient d'être fait au Japon nous apprend que la population atteint quarante-cinq millions d'habitants.

L'accroissement est très sensible depuis une dizaine d'années, mais c'est principalement dans les villes que l'augmentation a été la plus considérable. En 1886, il y avait 117 villes ayant plus de 10,000 habitants, aujourd'hui, il y en a 220. La population urbaine dépasse actuellement sept millions d'habitants.

Dans certaines cités, l'accroissement a atteint des proportions extraordinaires, supérieures même en augmentations constatées aux Etats-Unis.

En dix ans, la population d'Osaka a passé de 360,000 à 510,000 âmes; celle de Nagoya, sur la baie d'Owari, a passé de 130,000 à 240,000 âmes. Mais c'est surtout à Yokohama et à Kobé que l'accroissement de la population a été vraiment fabuleux. En 1886, Yokohama comptait 89,000 habitants et Kobé 80,000. Aujourd'hui, la population respective de ces deux villes est de 180,000 et de 185,000 âmes. Elle a donc plus que doublé dans l'un et l'autre cas.

Tokio, la capitale, compte à présent 1 million 300,000 habitants, presque autant que Pékin.

Les Gaulois au XVIIe siècle, selon M. Hanotaux.

Dans les rares loisirs que lui laisse le poids du monde à soulever, M. l'académicien-ministre Hanotaux vient d'écrire une préface pour une édition abrégée de son «Histoire de Richelieu». Un de nos confrères publie cet agréable morceau où les vues historiques les plus fantaisistes sont exposées dans une forme charmante. Quelques-unes de ces vues sont très neuves. Ainsi, lorsque M Hanotaux décrivant la France au moment où Richelieu va prendre le pouvoir, dit:

«Le peuple français existe depuis plus de mille ans. Il est toujours le même. Bon et doux, léger et noble, prompt à l'enthousiasme, prompt au découragement, facile à entraîner, capable d'élans généreux et de violences soudaines, d'un esprit agile et leste, d'un cœur chaud et vif, «il est toujours le peuple qu'a vu César» et qu'ont retrouvé, à travers les siècles, tous ceux qui l'ont approché et connu.»

Le peuple qu'a vu César! Hum! Hum! César ayant vu, il y a mille ans, les Français, a dû sortir de son tombeau pour se payer ce plaisir, à moins que M. Hanotaux n'ait pris Mérovée pour Vercingétorix, les Gaulois pour des Francs! C'est un aperçu original pour un académicien.

On sera mieux d'accord avec M. Hanotaux lorsqu'il termine ainsi ses avis à la jeunesse.

«Je voudrais que les pages qui vont suivre donnassent envie aux jeunes gens de rechercher dans les mémoires et les documents anciens les traits réels de notre douce France, comme on recherche, sur un pastel fané, la physionomie d'une aïeule toujours belle et toujours jeune. Je voudrais qu'ils trouvassent dans cette étude des raisons nouvelles d'aimer leur pays et de l'admirer, c'est-à-dire de le comprendre. Ceux qui le dénigrent et le blessent ne le connaissent pas. Il en est qui vont répétant que tout ce passé qui fut le nôtre n'a été qu'une longue erreur et que la France eût été plus belle si elle eût été différente. Laissons dire.

Le cerveau de Victor Hugo

Nos lecteurs se souviennent que, au moment de la mort de Victor Hugo, sa famille, dans un sentiment de respect fort compréhensible, s'était absolument opposée à ce qu'on fit l'autopsie de l'illustre poète. Mais l'auteur de «la Légende des siècles» était un sujet trop intéressant pour que l'anthropologie renonçât sans regret à étudier un si remarquable cerveau. M. G. Papillaut s'est donc efforcé de retrouver sur le moulage pris par le sculpteur Dalou quelques-unes des observations qu'il ne lui a pas été permis de faire directement. Il publie, dans la «Revue de psychiâtrie», le résumé de ses recherches. Il en ressort que, si les traits du poète avaient, en général, des proportions assez considérables, son cerveau ne présentait qu'un développement très ordinaire, plutôt même inférieur, en volume et en poids, à celui de la moyenne. Comment alors, en présence de dimensions si banales, expliquer que le cerveau du grand écrivain ait pu engendrer tant d'œuvres gigantesques et embrasser tant d'horizons? Il y avait là, semblait-il, de quoi embarrasser l'anthropologie et la psychophysiologie elle-même. Le docteur Papillaut s'est tiré d'affaire par une habile distinction. Il rappelle la disproportion si souvent constatée entre la forme et le fond dans l'œuvre de Hugo et s'efforce de mettre ainsi d'accord la faiblesse du penseur chez le poète avec le volume médiocre de son cerveau. Les sciences inexactes sont pleines de ressources.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats Unis, port compris :

$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1,50..6 mois | $1 00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger :

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner ont à s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

MOTS DE LA FIN.

Au Tribunal correctionnel:

—Accusé, l'ivrognerie est chez vous depuis l'âge le plus tendre, une habitude invétérée.

—Mon président, je bois pour oublier la misère; j'ai été élevé à l'école de l'adversité....

—A l'alcool de l'adversité, vous voulez dire.

M. Cardinal à sa femme:

—Ma chère amie, je ne saurais trop vous recommander de bien surveiller vos filles.

—Pourquoi donc?

—Parce qu'on s'occupe beaucoup en ce moment des opérations de coulisse!

A une récente soirée donnée dans un ministère, un habit noir interroge un autre habit noir:

—Pourriez-vous me dire, monsieur, où se trouve.... Vous devinez??

—Au fond du corridor, à gauche.

—En êtes-vous bien sûr?

Et l'autre, avec un air d'importance:

—Si j'en suis sûr!... Je suis un des familiers de l'endroit!

—Pour que Marcelle vous reste, une fois qu'elle vous aura pris encore un peu plus de votre cœur,—ce qui ne tardera guère, je suppose.

—Qui pourrait nous l'enlever? ....Elle n'a pas de famille.

— Actuellement, elle a au moins un tuteur....

—Oh! celui-là, Dominique lui a déjà dit son fait.

—Encore faut il que nous nous débarrassions de cet abominable bonhomme....et cela, définitivement.

—C'est bien simple....Laissez-lui cette petite fortune de Marcelle qui, pour lui à tant d'importance.... Jamais il ne demandera autre chose.

—Comme vous y allez! D'abord, nous n'avons pas le droit de dépouiller cette enfant de ce qui lui appartient.

—Ne sommes-nous pas là?....

—On ne peut pas savoir, ma chère Hélène, ce que nous réserve l'avenir....aux uns comme aux autres.... Nous voyez-vous perdant, par quelque catastrophe, toute notre fortune, et désolés alors d'avoir ainsi disposé du petit bien de l'enfant qui sera un jour notre enfant d'adoption?

—C'est vrai....

—Et puis, je serais furieux, je vous l'avoue, de faire ce cadeau à ce vieux crocodile....Non.... J'ai un moyen moins onéreux et tout aussi puissant pour me débarrasser de lui jusqu'à la fin de ses jour.

—C'est?

—C'est, toujours sous prétexte de lui éviter un règlement de comptes immédiat....un règlement que la minorité de cette enfant forcerait à compliquer d'un tas de formalités judiciaires, très coûteuses....c'est de tout lui laisser, capital et intérêts, jusqu'à ce que Marcelle ait vingt et un ans....

—Et, à ce moment?....

—A ce moment, le vieux Thibaudier ne sera sans doute plus de ce monde....auquel cas, à l'époque de son décès, nous aurions fait rentrer entre les mains de cette enfant sa petite fortune.

—Ou bien ce vieillard vivra encore....

—Auquel cas, Marcelle pourra s'arranger avec lui, à l'amiable, et sans cette intervention des hommes de loi, dont il a si peur.

—Et pour la tutelle de la mignonne?....

—Oh! sur ce chapitre, ma chère amie, il y a déjà plus de raisons qu'il n'en faut,—et des raisons qui, malheureusement, ne sont pas des prétextes.....

— Heureusement, voulez-vous dire.

—C'est vrai..... Tout cela, en somme, aura été pour le bonheur de l'enfant.... Eh bien, il y a plus de raison qu'il n'en faut pour que ce Thibaudier soit honteusement dépossédé de sa tutelle.... Aujourd'hui même, et sans plus tarder, je vais m'entendre avec le juge de paix....

—Et, dès à présent, me voilà devenue maman.....

—Comment allez-vous dire à cette petite fille de vous appeler?

Elle n'y avait encore pas pensé..... Elle répondit un peu embarrassée:

—Je ne sais pas.... pensez-vous donc que "maman..."

—"Maman" n'est pas le nom que je voudrais la voir donner. Cette enfant est déjà grandette. L'histoire de sa naissance.... le malheur qui l'a faite orpheline.... tout cela peut se savoir..... tout cela se saura et se chuchotera probablement.

—Qu'importe?

—Peu importe, effet. Mais, dans ce cas vous affirmeriez mieux le motif de votre généreuse action en prenant un titre qui rappelle une protection plus volontairement encore acceptée que la maternité.—Cet enfant, dont beaucup de gens connaîtront la vraie mère, prenez là pour filleule.

—Sa marraine...elle m'appellera marraine....C'est presque aussi gentil que maman....

—Et, fit en souriant M. de Croixmaure, cela laisse mieux les choses à leur place.

—Et vous, Raymond, est-ce "parrain" que vous voulez quel vous dise?

—Non....répondit-il en riant tout à fait....Un parrain, c'est un vieux bonhomme qui n'apparaît qu'avec une canne et des sacs de bonbons pleins ses poches....je dois, moi, conserver mon allure farouche de guerrier. Elle fera comme tout le monde ici.... Comme vous-même quelquefois quand vous voulez gentiment me demander quelque chose d'énorme.....

—Elle vous dira: mon colonel.

—C'est ce qu'il y a de plus simple. Voyez, cela va très bien.

Et, jouant à lui tout seul son petit duo.

....—"Où vas-tu, Marcelle?...

...."Je vais, comme vous me l'avez recommandé, marraine, voir si le colonel est rentré.... Mais le voilà: bonjour colonel."

....Vous voyez, fit-il en cessant de dialoguer son essai de comédie, vous voyez que c'est parfait.

—Oui, mon colonel...

.....Et, ajoutait-elle, avec la joie d'une conviction profonde, ét j'espère bien que ça ne durera pas longtemps, cette façon de vous appeler. Mon général, c'est autrement bien sonnant!

—Ah! ma chère, je n'y arriverai que trop vite.

—Par exemple!

—Dame, ça voudra dire que j'entre dans la section des vieilles culottes de peau.... et c'est toujours ennuyeux de donner sa démission de jeunesse.

Elle haussa les épaules.

—Vous êtes un fat, monsieur mon mari. Mais vous ne me ferez pas dire aujourd'hui ce que je me répète tous les jours.

—Dites-le quand même.

—Que je vous ai toujours trouvé, que je vous trouve encore et que je vous trouverai toujours le plus jeune, le plus beau, le meilleur!.. Ah! non, vraiment, je ne veux pas vous le dire.

... D'ailleurs, ajoutait-elle en le mettant gentiment à la porte, j'ai à organiser toutes sortes de choses.... Cette pauvre Mignonne nous arrive, cette fois.... et j'en suis ravie... nue comme un petit saint Jean.... Je vais avoir à faire pardessus les yeux.... Vous ne pouvez plus que m'encombrer.... Allez-vous-en commander l'exercise à vos militaires.

— Ah! cœur de femme, murmura M. de Croixmaure.... une petite tête brune entre dans la maison.... et te voilà déjà en fête!....

... Eh bien, fit-il en riant, j'y vais.... je vais commander l'exercice....

— Alors, répondit-elle tout bas, en l'entourant de la caresse de ses beaux bras de blonde, alors dites-moi que vous êtes de moitié dans ma joie... pour que je sois parfaitement heureuse.... Je vous aime tant, mon cher Raymond....

— Et moi, je vous adore....

Il l'embrassa délicieusement.... Et, se sauvant tout à fait cette fois.

—Je vais commander l'exercice.

.....

Ce fut vraiment une délicieuse initiation de maternité.

Avec un transport de joie infinie,—presque farouche,—Marcelle s'était blottie dans ces bras—sur ce cœur—où elle retrouvait enfin, pauvre petite, le foyer de tendresse qui la réchauffait si bien autrefois.

Et, dès le premier jour, cette fillette qui restait volontiers silencieuse et pensive (les enfants qui ont beaucoup souffert gardent toujours, imprimée en leur âme, la mélancolie de ces rudes épreuves), cette fillette s'était donnée à celle qu'elle nommait "marraine"—oh! donnée de tout son cœur!....

Voilà qu'elle avait quatre ans bientôt.... Les petites filles sont plus vite développées que les petits garçons.... et celle-ci montrait une rare et précoce intelligence....

Elle comprenait parfaitement que, sans l'intervention de marraine, elle serait encore dans ce grand jardin carré,—si laid, si triste,—entre ce grand-père qui ne lui avait jamais adressé la parole que pour la rabrouer et cette méchante créature dont le souvenir la faisait frisonner d'épouvante....

Et elle en avait,—dans la bonté de son petit cœur,—voué à cette bien-aimée marraine une reconnaissance si grande....si grande....qu'elle n'essayait même pas de l'exprimer: elle savait bien que c'était tout à fait impossible de dire combien fort, combien gros elle l'aimait, elle la chérissait, cette marraine adorée...

Elle restait parfois des moments intermidables — presque des heures—à la regarder avec ses grands yeux noirs aux paupières encore un peu meurtries.. à la regarder, comme on regarderait une madone miraculeuse....et puis, doucement, elle allait vers elle:

—Marraine, disait-elle tout bas, embrassez-moi....

Et elle défaillait presque sous la caresse dont ses pauvres joues pâles....dont son pauvre cœur surtout....avaient été si longtemps sevrés....

Maintenant la nouvelle vie de Marcelle suivait son cours paisible et régulier.

Le colonel de Croixmaure n'avait plus voulu mettre le pied dans cette maison de Brunoy, chez le vieux racorni (c'était le mot de Dominique) qui, de concert avec la mégère dont il subissait honteusement l'influence, avait si gravement manqué à toutes ses obligations, sans parler de ses devoirs.

A continuer.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS ALLAYS all PAIN CURES WIND COLIC and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.